



Nigel Leask (ed.), *The Oxford Edition of the Works of Robert Burns*

vol. 1, University Press, 2014, 432 p.

Pierre Morère



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1027>

DOI : [10.4000/etudeseccossaises.1027](https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.1027)

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2015

Pagination : 173-179

ISBN : 978-2-84310-296-7

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Pierre Morère, « Nigel Leask (ed.), *The Oxford Edition of the Works of Robert Burns* », *Études écossaises* [En ligne], 17 | 2015, mis en ligne le 25 avril 2016, consulté le 16 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1027> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.1027>

© Études écossaises

Pierre Morère

Univ. Grenoble Alpes

Nigel Leask (ed.), *The Oxford Edition of the Works of Robert Burns*, vol. 1, University Press, 2014, 432 pages, £125.

Ce premier volume magistral des presses d'Oxford sur l'œuvre de Robert Burns comprend les *Commonplace Books*, les *Tour Journals*, et *Miscellaneous Prose*. Les amateurs des *Burns Suppers* et fervents un peu crédules du *heaven taught ploughman*, du barde inspiré autodidacte, seront sans doute un peu déçus de voir leur héros, non pas descendu de son piédestal, loin de là, mais débarrassé du folklore qui l'entoure, bien que la légende ait été entretenue par le poète lui-même. Ce volume n'est pas un recueil des poèmes, même si bon nombre d'entre eux y sont présents, mais avant tout un rappel du contexte qui leur a donné naissance à travers plusieurs documents rédigés par Burns lui-même, ainsi que les *Commonplace Books* qui traitent de sujets divers et qui ont aussi un rapport avec le milieu social et culturel de la création poétique.

Que le poète était un homme cultivé, que la légende l'avait dans une certaine mesure dénaturé, on le savait déjà. Mais l'intérêt majeur, mais non le seul, de ce premier volume est de rassembler des textes jusqu'ici épars, d'en rétablir l'authenticité à partir d'une étude scrupuleuse des manuscrits, et d'une interrogation critique des éditions antérieures, notamment de celles ayant été immédiatement publiées après la mort du poète. Nigel Leask, rappelle à juste titre que Burns ne bénéficia effectivement ni d'avantages dus à la naissance ni d'un rang social privilégié. Mais la mise en exergue de son rapport avec la culture littéraire et sociale des dernières années du XVIII^e siècle montre bien que Burns était un homme de l'*Enlightenment* dans son attitude envers la religion, dans son souci de diffuser la culture dans les zones rurales de l'Écosse et, plus généralement, par son comportement personnel qui prenait des libertés avec la morale traditionnelle, ce qui ne l'empêchait nullement d'afficher une éthique propre plus proche des philosophes que de celle de l'Église presbytérienne.

Les textes figurant dans ce premier volume, présentés dans leur ordre chronologique, ne furent pas, pour la plupart, publiés du vivant de Burns. Dans sa transcription des manuscrits, Nigel Leask s'est attaché à respecter

la graphie parfois surprenante du poète. Ces textes révèlent bien ce que l'éditeur appelle d'emblée « *a sophisticated and educated literary mind at work* ». Sont ensuite passées en revue les éditions de l'œuvre de Burns depuis celle de James Currie (1800), les *Reliques of Robert Burns* rassemblées par R. H. Cromek, et surtout l'édition de Robert Chambers qui fit longtemps autorité. Pour ce qui est de l'œuvre en prose, ce fut d'abord la correspondance du poète publiée par J. De Lancey Ferguson (1931) et, surtout, cette même édition brillamment revue par G. Ross Roy en 1985.

Nigel Leask prend soin de faire précéder chaque texte de sa mise en contexte dans une introduction propre riche en annotations et références renvoyant à la poésie et à la correspondance. Bien qu'il ne prétende pas à l'exhaustivité, on peut affirmer sans se méprendre qu'il s'en approche vraiment.

La mise en contexte conduit dès le départ l'éditeur à faire état de *A Manual of Religious Belief* écrit par le père du poète, William Burns, ouvrage qui eut une grande influence sur son fils, en particulier dans les années 1770. N. Leask, parodiant le sous-titre du *Prélude* de Wordsworth, qualifie le *First Commonplace Book*, cette fois écrit par Robert Burns (mais le titre *Commonplace Book* est de James Currie), de véritable descriptif de « *growth of a poet's mind* ». Y sont évoquées les années de formation avant la publication des célèbres *Kilmarnock Poems*. Le *Second Commonplace Book* couvre le séjour de Burns à Édimbourg où sont en particulier relatées ses relations tumultueuses avec les *literati*. Il a existé un troisième *Commonplace Book* aujourd'hui perdu. Les *Tour Journals* de 1787 incluent le voyage dans la région des Borders, dans les Lowlands, dans la partie occidentale des Highlands, dans le reste des Highlands et dans le Sterlingshire. L'épisode de la *Monkland Friendly Society Library* (1789-1794) est particulièrement intéressant, car il s'agit de monter une petite bibliothèque à l'usage des lecteurs populaires en collaboration avec l'ami et mécène de Burns, Robert Riddell, et auquel les *Glenriddell Manuscripts* sont dédiés. La relation amicale entre Burns et Riddell est d'autant plus remarquable qu'elle illustre la rencontre de deux personnages appartenant à des classes sociales différentes, mais qui partagent les mêmes idées libérales et un vif intérêt pour la culture et les chants écossais. Ce premier volume comprend aussi les *Letters to the Press*, correspondance à teneur essentiellement politique adressée à des journaux de Londres et d'Édimbourg. L'ouvrage se termine par des *Prose Fragments* en latin et en grec ancien, illustrant une fois de plus l'étendue de la culture classique de Burns.

N. Leask souligne le rôle éminent joué par James Currie dans la publication posthume, non exempte d'erreurs, des œuvres de Burns. Son édition eut néanmoins le grand mérite de faire connaître le poète et d'établir son influence sur la poésie romantique. Currie était le dépositaire de

manuscrits qui lui avaient été confiés par l'exécuteur testamentaire de Burns : John Syme. Pour son édition, Currie ne travailla pas seul : il s'assura le concours de Gilbert Burns, frère de Robert, de son amie Maria Riddell, et aussi de *literati* aussi connus que Henry Mackenzie, le comte de Buchan, Ramsay d'Ochteryre et le jeune Walter Scott. Comme le souligne N. Leask, l'édition de Currie présente l'inconvénient d'avoir été édulcorée, certains passages affichant le libéralisme et l'anticléricisme de Burns ayant été gommés. Il s'agissait de ménager la susceptibilité de la famille de Burns et sans doute aussi de faire en sorte que l'édition ne sentît pas trop le soufre pour qu'elle pût connaître une ample diffusion. On soupçonne même Currie d'avoir été jusqu'à détruire certains manuscrits. Les éditions successives d'Allan Cunningham et de John Gibson Lockhart comprenaient également d'autres altérations. N. Leask, pour sa part, explique que ce premier volume OUP de l'œuvre de Burns présente les *Commonplace Books*, les trois journaux et la *Miscellaneous Prose* dans une version non édulcorée.

Le *Manual of Religious Beliefs* de William Burns père se présente sous la forme d'un dialogue entre père et fils. Le contenu est plus proche de la tendance latitudinaire de l'anglicanisme du XVIII^e siècle que du calvinisme de l'Église presbytérienne, voire avec des écarts majeurs par rapport à l'Église anglicane elle-même avec, notamment, le rejet du péché originel. Quant à la doctrine de l'élection et de la prédestination, elle est purement et simplement exclue. N. Leask explique que les idées religieuses du père de Burns furent inspirées par Dalrymple, pasteur qui baptisa le poète en 1759. Le *Manual of Religious Beliefs* s'inscrit par ailleurs dans un contexte qui accorde une part importante à l'enseignement familial du catéchisme dans l'Écosse des Lumières. Le poème de Burns «The Cotter's Saturday Night» se réfère aux prières et à la lecture des Écritures en famille. L'esprit d'ouverture et l'anti-dogmatisme de William Burns s'illustre parfaitement dans le propos suivant :

The Moral Law as a rule of life, must be of indispensable obligation; but it is the glory of the Christian Religion, that if we be upright in our endeavours to follow it and sincere in our repentance, upon our failing or shortcoming; we shall be accepted according to what we have, and shall increase in our strength, by the assistance of the Spirit of God co-operating with our honest endeavours. (p. 14)

Le XVIII^e siècle connut un foisonnement de clubs. Bien que ce fût essentiellement un phénomène urbain, il y eut également des clubs dans les zones rurales. Lorsque la famille de Burns déménagea à Lochlie Farm en 1777 dans le Ayrshyre où les activités principales étaient le textile et l'agriculture, il existait des clubs. Dans cette région particulièrement

presbytérienne, la personnalité de Robert Burns ne pouvait que le singulariser. Les clubs existants étaient : un club de fermiers et deux loges maçonniques ; et le poète fut initié dans l'une d'entre elles (voir l'entrée de Cécile Révauger dans *Le monde maçonnique des Lumières*, vol. 1, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 590-595). Burns anima et fréquenta le *Tarbolton Bachelors' Club* (1781-1783) dont l'esprit s'inspirait de la franc-maçonnerie. On attendait de chaque membre qu'il eût : «a frank, honest, open heart; above anything dirty or mean; and must be a professed lover of one or more of the female sex». Le club était ouvert aux seuls célibataires qui ne devaient pas être plus de seize. Il se fondait sur le modèle de la *Select Society* d'Édimbourg. Il était fréquenté par des membres de la petite bourgeoisie : artisans, maîtres d'école, boutiquiers, fermiers ; en revanche, il n'y avait pas de représentant de la *gentry* (ce qui n'était pas le cas dans la franc-maçonnerie). Les débats étaient secrets, ce qui permettait une grande liberté de parole. On y discutait en particulier des idées de Tom Paine, propos qui ne manquaient pas d'inquiéter les autorités.

Le premier *Commonplace Book* signale à la fois que Burns contribua à sa propre légende en se définissant comme ayant un «lack of scholastic education», ce que démentent d'ailleurs les diverses réflexions éparses dans le texte qui révèlent un homme cultivé. La plupart des entrées concernent l'intérêt de Burns pour les chansons traditionnelles écossaises.

N. Leask se penche ensuite sur les préfaces et les dédicaces des poèmes couvrant la période de 1786 à 1787. Il s'agit principalement de l'édition Kilmarnock de 1786 (*Poems Chiefly in the Scottish Dialect*) qui connut un grand succès. La seconde édition intervient après l'abandon d'un voyage à la Jamaïque et comprend, outre des textes en dialecte, des poèmes en anglais classique (*augustan*) tels que *Despondency*, *an Ode* et *The Rain*. On comprend l'influence que Burns eut sur les poètes romantiques quand il écrit que son intention est de «sing the sentiments and manners he felt and saw in himself and his rustic compeers around him, in his and native language». L'édition des poèmes de 1787 bénéficie d'un mécénat aristocratique et inclut de nouveaux poèmes comme *The Brigs of Ayr*, *Address to a Haggis* et *Address to Edinburgh*.

Dans le second *Commonplace Book* couvrant la période de 1787 à 1790, Burns accentue son image légendaire de *heaven-taught ploughman*, lequel, bien que fréquentant les *literati* et la bonne société d'Édimbourg, se présente comme «a poor wayfaring Pilgrim on the road to Parnassus; thoughtless wanderer and sojourner in a strange land». Ce second texte, parfois appelé aussi le *Edinburgh Journal*, consacre un retour à l'introspection et comprend des ébauches de poèmes dont les thèmes concernent essentiellement l'amour, la mort, la nature et la politique. Certains des poèmes sont de qualité inégale comme *Lines Written at Friars Carse Hermitage*, en

raison, selon N. Leask, des conseils malencontreux que certains *literati* avaient adressé à Burns. En revanche, l'*Elegy on Capt. Matthew Henderson* mérite que l'on s'y attarde en raison de l'influence de l'*Essay on the Application of Natural History to Poetry* de John Aiken. Tous les poèmes évoqués dans le second *Commonplace Book* ne furent pas conservés dans l'édition de Currie comme *The Ode Sacred to Mrs Oswald*, tandis qu'y sont maintenus les poèmes jacobites comme *Afar the Illustrious Exile* (c'est-à-dire le prince Charles James Edward Stuart/Steward).

Dans le récit du voyage dans la région de la frontière et dans le nord de l'Angleterre entrepris en 1787 avec son ami Robert Ainslie se trouvent des remarques sur les lieux visités, sur les gens rencontrés, sur l'agriculture, et l'état des fermes et des routes. Burns y rencontre aussi des femmes, des «campagnardes» qu'il trouve bien plus attirantes que les citadines : «my heart thawed into melting pleasure after being so long frozen in the Greenland Bay of Indifference amid the noise and nonsense of Edin». Ce qui ne l'empêcha pas pour autant de rencontrer également des femmes de lettres comme la poétesse Elizabeth Scott.

Le voyage dans les Highlands et les Lowlands, également entrepris en 1787, avait sans doute pour but premier de s'assurer le mécénat du duc d'Argyll dont l'influence politique était notoire et qui présidait aussi la *Highland Society*. Le récit comprend de la correspondance, d'autres ébauches de poèmes et surtout des impressions sur les paysages qui ne manquent pas de surprendre : «savage streams over savage mountains»; celles sur la culture des habitants ne sont guère plus amènes : «Highland scab and hunger». On ne peut que comparer ces propos avec ceux, autrement plus flatteurs, de Smollett dans *Humphry Clinker* et surtout ceux de Walter Scott dans *Waverley* sur le même sujet.

Le voyage dans les Highlands d'août à septembre 1784 a une forte tonalité culturelle. Dans les pas d'illustres prédécesseurs comme le naturaliste et *antiquarian* Thomas Pennant ou comme Samuel Johnson et James Boswell, Burns sonde l'histoire de l'Écosse et laisse transparaître sa nostalgie jacobite. Ce séjour contribue ainsi à sa maturation poétique. Burns en même temps recueille des chansons pour le *Scots Musical Museum* de James Johnson et, comme il l'avait déjà fait ailleurs, note des remarques sur l'agriculture. Ce texte présente donc un intérêt à la fois documentaire et historique. En revanche, le récit du voyage dans le Stirlingshire, le Clackmannshire et le Perthshire, également entrepris en 1787, présente un intérêt plus pragmatique puisqu'il concerne la recherche d'un ferme et l'intention de faire carrière dans la Régie (*Excise* : contributions indirectes).

Toujours soucieux de diffuser la culture, Burns se lance avec son ami Robert Riddell dans la mise en place de la *Monkland Friendly Society Library*

dans les années 1789-1794. L'épisode offre l'intérêt de fournir des renseignements précieux sur le lectorat de l'époque. En raison de leur prix élevé, les livres étaient plus souvent lus qu'achetés. Dans la bibliothèque Burns-Riddell on trouve les grands auteurs des Lumières : Hugh Blair, William Robertson, David Hume, Henry Mackenzie et Smollett, mais aussi de plus lointains comme Cervantes. À l'instar des clubs, la bibliothèque est également abonnée au *Mirror* et au *Lounger*, le premier magazine ayant pris pour modèle la série des *Spectator* d'Addison et Steele. Étrangement, il n'y a pas de poésie... Mais il fallait bien s'accorder avec les goûts du public, ce qui implique quelques concessions. D'ailleurs, Burns regrette aussi que la bibliothèque comprenne, à son goût, trop de littérature pieuse calviniste.

L'amitié avec Robert Riddell commença quand Burns prit un fermage à Ellisland Farm dans le Dumfriesshire à l'âge de 29 ans. Riddell était son voisin et rapidement s'établit entre eux une connivence intellectuelle et politique (whig). Les *Glenriddell Manuscripts* couvrent la période allant de 1789 à 1794 (environ). Il s'agit d'un premier recueil de poèmes et de chansons comprenant aussi une *History of MYSELF*. Le second recueil reprend la correspondance de Burns ainsi qu'un résumé du premier *Commonplace Book*. En fait, ce second recueil ne fut jamais présenté aux Riddell en raison d'une brouille consécutive à une soirée un peu trop alcoolisée. Avec cet épisode, on retrouve le Burns de la légende, bon vivant et très attiré par les femmes. La raison de la brouille fut une mise en scène chez les Riddell de l'enlèvement des Sabines au cours duquel le poète semble être un peu trop entré dans son rôle.

Ce premier volume présente aussi une partie de la correspondance adressée aux journaux entre 1788 et 1794. N. Leask y publie six lettres où s'expriment, entre autres, les sympathies jacobites de Burns, une défense du whisky considéré comme une cause nationale écossaise, une dénonciation des manœuvres politiciennes, et peut-être la partie la plus intéressante : la radicalisation des idées politiques du poète et son brûlant désir de démocratie et d'indépendance.

Le dernier chapitre, bien que bref, propose des fragments en prose dans lesquels Burns révèle sa culture classique et sa connaissance du latin et du grec ancien.

Les pages 303-415 consacrent le caractère de livre de référence majeur de ce premier volume de l'œuvre de Burns. Elles rassemblent les notes très fournies et très érudites des chapitres précédents.

La bibliographie est en tous points remarquable. On regrettera cependant que les ouvrages cités n'aient pas été présentés sous la forme d'un classement thématique alors que leur simple énoncé dans l'ordre alphabétique déploie pêle-mêle textes littéraires d'auteurs et ouvrages critiques.

Enfin, ce premier volume se termine par deux index : l'un général, et l'autre concernant les poèmes et les chansons de Burns.

Nigel Leask a réalisé un travail de longue haleine remarquable (et qui fera date) d'exégèse et de mise en contexte de l'œuvre de Robert Burns. La légende s'en trouve parfois écornée sans être pour autant détruite. Ce qui est mis en exergue, et c'est ce qui compte le plus en littérature, c'est le retour aux textes originaux resitués dans le contexte qui leur a donné le jour.

Pierre Morère

Univ. Grenoble Alpes

Susan Rennie, *Jamieson's Dictionary of Scots, the Story of the First Dictionary of the Scots Language*, Oxford University Press, 2012, 282 pages, £70.

La question de la langue occupe une place centrale dans tout pays où l'affirmation identitaire est au cœur des débats. Elle s'est posée particulièrement en Écosse après la signature de l'Acte d'Union quand le statut de la langue vernaculaire s'est vu dévalorisé par rapport à l'anglais, et plus particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Édimbourg, l'*Athènes du Nord*, se devait, notamment aux yeux de nombreux *litterati* apporter la preuve que le public cultivé savait s'exprimer dans un anglais non seulement correct, mais aussi avec précision et élégance. Le philosophe David Hume, en particulier, ne ménagera pas ses efforts en faveur de la langue anglaise afin que les auteurs écossais pussent se faire entendre, non seulement en Grande-Bretagne, mais aussi dans l'ensemble de l'Europe. De son côté, James Beattie de l'école du *sens commun* d'Aberdeen, pour une fois d'accord avec son rival Hume, publia une *List of Scotticisms* qui s'efforçait de recenser les tournures vernaculaires et de fournir l'équivalent en anglais qui devait s'imposer comme norme. Par ailleurs, au siècle des Lumières, la langue anglaise venait de trouver sa consécration avec le célèbre *Dictionnaire* de Samuel Johnson qui fit d'emblée autorité auprès du public cultivé. Son ami et futur biographe, James Boswell, Écossais lui-même, s'interrogeait sur les problèmes de compréhension surgissant entre l'anglais et la langue des Basses-Terres. On peut donc s'étonner que, dans un climat si peu propice, sinon hostile, des érudits aient pu s'intéresser au *scots* alors que partout l'anglais semblait s'imposer. Mais